

Grégoire (Paul)  
Affabulation  
Bestiaire décadence  
**Alzheimer social**

Publié :

« Le jeu cruel des mécervelés » [Paul Grégoire], *Spirale*, 114, avril 1992, p. 11.

## Fables des temps modernes

La reconnaissance de notre monde comme fable, sa dénonciation dans une critique anti-héroïque, nous intéresse dans l'œuvre de certains artistes qui remettent en cause aussi bien les codes sociaux que la valeur artistique, qui remettent finalement en cause la possibilité de toute individuation humaine qui saurait nous élever au-dessus du gâchis.

Parce que nous représentons un maillon de la chaîne alimentaire, nous avons recours à des stratégies perverses pour en rompre la linéarité. Il nous faut brouiller l'ordre des choses, en faire les fables les plus retorses, si nous voulons nous cramponner encore quelques temps à notre illusion. Voilà pourquoi les fables sont cruelles et toujours simples lorsqu'on se rend à l'évidence qu'il n'y a pas d'autre vérité. Cependant, pour Paul Grégoire ce n'est pas la nature qui est cruelle, ses fables ne rappellent pas une fatalité naturelle. Nous sommes plutôt comme les animaux, égarés et empêtrés dans l'univers signalétique des hommes. La société est devenue un marais signalétique, anhistorique, où on entend à peine les glissements reptiliens sous le « corporate style » de la classe affaire et de la classe politique. Les images de la fin de Paul Grégoire opposent la façade corporatiste de notre société à une certaine monstruosité animale.

### **Le face à face stérile du pouvoir [Grégoire]**

Dans « **Le peuple des p'tits bras** » (3 personnages se font face, les pantalons sur les chevilles, une grenouille sur le ventre, les mains directement rattachées aux épaules — moulages grandeur nature en fibre de verre), c'est la société qui est devenue une farce où les politiciens et les gens d'affaires ne cessent de promouvoir les politiques les plus aberrantes, de voler, de tromper, de mentir impunément, de prendre les gens pour des imbéciles, quand ils n'éprouveraient jamais aucun regret, comme s'ils ne demandaient pas mieux que de se faire prendre « les culottes baissées », baignant dans leur auto-satisfaction. Les politiciens véreux ne sont que des parasites demesurés, sur le ventre des grenouilles, qui portent des lunettes fumées pour mieux jouir de la place qu'ils ont gagnée au soleil. Des parasites qui ont l'impudence de justifier leur inaction en invoquant un handicap (ils substituent le mot *impuissance* à *indifférence*) et de rigoler de cette grenouille, c'est-à-dire de nous, qui s'agite sur leur bedaine. Et pendant qu'ils rigolent, la lutte pour le pouvoir continue, qui n'est plus depuis longtemps

qu'un face à face stérile, où chacun met l'autre au défi d'aller plus loin, quand plus loin il n'y a *rien* et que les vaincus sont ceux qui reculent devant l'épreuve, et se laissent happer par les crocodiles.

### **Un bestiaire de la décadence**

Voilà une des morales que l'on peut tirer des fables de Paul Grégoire. Dans « **Alzheimer social** » : les fables d'absurdité et d'injustice ne sont pas des allégories qui révèlent un sens plus profond, la *fabula* est ce sens ultime. Notre société semble ancrée dans quelques grands mythes : le Sport, le Spectacle, la Nature, la Richesse, l'Art — pourtant ces mythes ce ne sont plus que du clinquant en plastique, des affabulations dérisoires. Voilà ce que nous avons fait de tout ça. Et ce n'est pas fini, nous sommes encore prêts à acheter quelques pacotilles avec un génocide, à commencer par le nôtre que nous monnayerons pour nous procurer quelques petits miroirs où nous aurons le plaisir de nous regarder disparaître.

Alors, comment regarder ces sculptures, comme des images de la décadence ? D'où les matériels privilégiés par Paul Grégoire : plastique, fibre de verre, plexiglass, vinyle, aérosol, tissu synthétique, etc. Les ethnologues ont remarqué qu'une culture entreprend de se raconter (récits mythiques, fables) aux autres et à elle-même lorsqu'elle va disparaître. Car une société qui se régénère ne se dit pas. On assiste immanquablement à la folklorisation d'une culture dans le moment de sa décadence. Ce que les fables de Grégoire racontent ce n'est pas la fondation du social mais la déroute : comme celle d'animaux sauvages qui s'égareraient dans les rues d'une ville — et pour lesquels il faudrait placer des signaux de traverse. « **Le chevreuil fou** » présente ce double aspect : l'animal a perdu son sens de la survie, adopte le costume de l'agresseur, et pousse son aliénation jusqu'à aimer le son du fusil.

La réalité comme fable, et pourquoi pas comme bande dessinée? Avec le sens qui se dégage des choses comme les « bulles » de texte. Cette métaphore nous permet de comprendre le type de renversement opéré par Grégoire : notre monde concret est sémiotisé à saturation, il s'en échappe des bulles d'images. La nature est devenue une vitrine pour des interprétations littérales, — dans « **Traverse** » il ne restait des arbres que le nom écrit à la verticale — Grégoire travaille à laisser s'échapper les images primitives de notre société-signalétique hypersophistiquée. Ce qui l'a conduit à changer la forme des lettres pour que la lettre redevienne image, pour que l'écriture « parle par sa forme avant de parler par le sens des mots » : les murs de la galerie sont couverts de ces textes cryptés. De même, il tronque les corps comme il tronque les lettres : dans « **Le peuple des p'tits bras** », le corps parle par sa forme avant de parler par le statut social.

### **Une logique de la sélection**

Il y aurait ici l'idée candide qu'il suffit de tout retourner pour que le monde soit de nouveau dans le bon sens, qu'il suffit de posséder la clef pour que tout redevienne, instantanément, intelligible. L'artiste serait celui qui donne cette clef : Grégoire nous donne la clef de son lettrage, en post-scriptum dans son ouvrage « Alzheimer social. Les fables à Grégoire<sup>1</sup>. » D'aucuns

<sup>1</sup>. Produit en collaboration avec les Éditions du Phylactère, 1992, 20 p.

trouveront que ces fables sont trop évidentes, que nous sommes tous conscients de ce qu'elles dénoncent. Érasme avait formulé cela dans son **Éloge de la folie** : quel est ce fâcheux qui monte sur la scène pour arracher les masques, tout le monde sait que ce n'est qu'une représentation? En effet, dans un monde devenu une fable absurde, pourquoi inventer des fabliettes pour le dire? C'est au spectateur d'en juger. Qu'il sache qu'elles sont racontées ici de la façon la plus expéditive et percutante. Dans « **Au vidanges** », on voit des cerveaux dans une poubelle, des hémisphères jonchent le sol. S'agit-il de la fuite, de la surproduction, du surmenage ou de la désuétude des cerveaux ? Paul Grégoire en accuse ici le mésusage. Je me plais à reconnaître une logique de la sélection où l'éducation vise avant tout à former des exceptions, où une culture accorde tout aux vedettes, c'est l'intelligence du commun qui est dès lors sacrifiée. La pièce qui donne son titre à l'exposition, « **Alzheimer social** », illustre ce culte de la vedette : on y voit un coq héroïque, fier et d'avoir trouvé un perchoir à sa mesure, même s'il s'agit du manche de la hache qui sert à décapiter la volaille. La dimension de la fable nous rappelle que la logique de la sélection provient d'un culte archaïque du survivant qui, comme l'a démontré Éliás Canetti, provoque la mort de milliers de gens dans le seul but de leur survivre. C'est à ce pris que l'on fabrique les héros. L'aliénation n'est pas seulement une carence de mémoire. « **Les voyages** », nous replonge dans les meilleures fables des années soixante-dix de Charles Bukowski : on s'assoit sur une valise pour boire et on tombe sur les débris coupants des bouteilles cassées. La vie est une recherche de l'oubli, jeu cruel entre ce qu'on pourrait appeler des « mécervelés ».

Nous pouvons respecter ceux qui ont choisis de se réaliser comme individus au-delà (parfois à rebours) de la réussite sociale. Nous devons certainement re-respecter (au sens d'y regarder à deux fois) ceux qui placent encore au-delà de la recherche d'une vie bien remplie le souci du bien-être des gens en société. « Mon travail représente l'écœurement, le découragement et la rage que j'ai face à la race humaine. » La gravité des problèmes et le refus de s'en détourner, voilà qui met en relief la candeur d'un artiste qui accepte de laisser son œuvre s'organiser comme un symptôme plutôt que prétendre nous offrir un « point de vue ».